

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 16

Artikel: L'éternel féminin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bon sens ni d'humour. Quand sa langue se dégelait, il lui arrivait de lancer quelques pointes avec un air de pince-sans-rire et une lueur de malice dans les yeux. Son caractère mollesse autant que sa tendresse filiale avait prolongé sa minorité et, comme il ne voyait point de femme à la hauteur de sa mère, il se complaisait dans le célibat. Il est bon d'ajouter qu'une déception amoureuse de la vingtième année avait refroidi son zèle matrimonial. Il ne renonçait pas aux joies du mariage, il ne désespérait pas de rencontrer une jeunesse disposée à unir son sort au sien ; il se répétait seulement : « J'ai bien le temps ». Et il continuait bravement son labeur de vigneron, avec l'aide de Camille, vieux grognard au service de la maison depuis vingt ans et qui ne boudait pas à l'ouvrage.

La réflexion de sa mère tira César de sa quiétude habituelle. Elle a raison, pensa-t-il ; une servante ou une belle-fille. Elle a besoin de repos, et même voudra-t-elle se reposer. Je crois qu'il est aussi difficile de trouver une bonne servante qu'une bonne femme... Une servante, c'est du provisoire, ça vous cause souvent des ennuis, ça vous rend son tablier pour la moindre observation, tandis que... oui, c'est gentil, c'est affectueux, c'est aux petits soins... N'attendons pas d'avoir des cheveux blancs.

L'idée d'avoir une compagne dévouée lui sourit et le célibat perdit de son charme ; il eut même hâte d'en sortir et trouva ingénieux de procéder par un appel au bonheur en faisant insérer dans la *Feuille d'Avis* l'annonce suivante :

o
 o JEUNE VIGNERON o
 o dans la trentaine, situation aisée, o
 o désire faire la connaissance de o
 o jeune fille affectueuse, en vue de o
 o mariage. Ecrire avec envoi de photo- o
 o graphie, sous C 496 P, poste res- o
 o tante L. — Discretion absolue. o
 o

Il lisait chaque jour des annonces semblables, il paraissait donc bien que le moyen était bon. Il voulait du choix, il en eut. Une dizaine de réponses lui parvinrent, toutes plus promettantes les unes que les autres, trois s'excusant de n'avoir pas de photographie à disposition : des lettres fort bien tournées, des termes choisis, délicats, même solennels, des dévouements offerts, des cœurs avides de tendresse. César en fut impressionné et tout réjoui, quoique embarrassé. Se prononcer nettement n'est pas son fort ; le cas est trop sérieux, trop gros de conséquences, pour agir à la légère et avec trop de précipitation. Les photos sont souvent mensongères, les belles paroles trompeuses.

Il lut, relut, pesa les pensées émises et scruta les physionomies plus ou moins sibyllines. Il s'accorda huit jours de réflexion et d'examen et finit par retenir trois candidates, celles aux missives les moins parfumées, dont deux, les plus modestes, les plus simples, sans photo. Et comme il n'est pas plus fort en style qu'en orthographe, il ne répondit que deux mots pour fixer une rencontre. On s'entend plus vite en paroles, pensa-t-il, et puis il y a les yeux, la voix, l'attitude, des perceptions mystérieuses ; on entre plus facilement dans le vrai, le concret, le solide. Et puis, j'ai du flair, je vois clair, j'entends juste ; je ne m'en laisse pas conter. Je saurai distinguer celle qui fera mon bonheur et que je suis prêt à aimer de tout mon cœur. Voyons d'abord celle au profil de médaille.

Rassé de frais, vêtu de son dernier complet, porté par un petit air conquérant, César prit de l'avance pour être le premier au rendez-vous et voir venir. On était en mars ; un petit air aigret-let vous fouettait le visage ; le ciel se repentait de ses dernières giboulées de neige granuleuse en se débarbouillant lentement et en présentant un azur lavé de frais, au sourire incertain.

Ralentissant le pas et prenant l'allure d'un promeneur, mains dans les poches de son pardessus, nez au vent et œil aux aguets, César approcha du but ; il franchit le dernier détour qui

l'en séparait et, drôlement remué, subitement inquiet, il fut sur le point de rebrousser chemin et de caponner au dernier moment : Comment aborder ? Que dire ? que faire ?... se renier ? passer outre ? Il n'avait pas prévu les difficultés de la démarche et s'était fié à l'inspiration. Trop tard pour reculer : il a été devancé.

Dans ce quartier excentrique et peu fréquenté, il vit venir Mlle S., allure martiale, regard interrogatif ; une perche, un mât, sans hanches ni poitrine ! Et lui qui est trapu, râblé, juste assez grand pour être pioupiou ! Elle le dépasse de la tête ; il faudrait qu'il monte sur un tabouret pour l'embrasser. Il aurait l'air d'être son petit page, dont l'épaule est à la hauteur de son coude. Et puis, elle est montée en graine et n'est pas loin de coiffer *ste Catherine*. Certes, la figure est agréable, un peu sévère, mais les lèvres minces paraissent inflexibles, la supérieure est piquée de poils raides, et le regard manque de modestie : le profil de médaille n'était guère révélateur.

Ils s'abordèrent, lui plus gêné qu'elle, décidé à rester dans l'expectative et à abrégé autant que possible l'entrevue.

— Je vous remercie d'être venue, mademoiselle.

— Oh ! monsieur, je ne pouvais pas ne pas répondre à votre appel. J'ai obéi à ma voix intérieure.

La voix est dure et paraît détonner dans les moelleuses inflexions. Sa voix intérieure ! serait-elle mystique, illuminée ?

César poursuivit péniblement, les mots ne voulant pas accourir :

— Aimez-vous la terre ?

— J'adore la nature comme étant l'œuvre de Dieu ; j'admire les travailleurs du sol et j'aime à cultiver mon jardin.

— Naturellement, la tenue d'un ménage ne vous rebute pas ?

— Je suis ma cuisinière et ma femme de chambre ; je ne me plais nulle part aussi bien que chez moi.

— Une femme d'intérieur, c'est un des beaux titres d'une épouse et surtout d'une mère.

Est-ce lui qui prononce de telles paroles, il se le demande avant de poser la question :

— Vous vivez seule ?

— Hélas - oui ; j'ai perdu mes parents ; mon frère et ma sœur sont mariés.

— Vous devez être bien seule ; moi, j'ai le bonheur d'avoir encore ma mère.

Ils firent quelques pas, lui l'observant à la dérobée, elle redressant sa maigre et longue taille. Le dialogue continua, bref et hésitant d'un côté, coulant et abondant de l'autre. César était sur des épines et cherchait un faux-fuyant pour rompre l'entretien sans maladresse et sans blessure. Il avait l'impression de recevoir une déclaration de principes de vie conjugale et une confession de sentiments qui ne demandaient qu'à s'épanouir.

— C'est un premier contact, mademoiselle ; nous verrons, après mûre réflexion, quelle suite lui donner, finit-il par placer.

Conclusion qu'il avait arrêtée de sang-froid, d'avance, comme susceptible de laisser les portes ouvertes. Ils se serrèrent la main et s'éloignèrent en sens inverse l'un de l'autre. César était satisfait de sa diplomatie ; il était libre, il ne s'était pas laissé gagner par l'éloquence. La taille imposante rapetissait la sienne et la voix métallique n'éveillait aucune douce pensée. Il lui semblait échapper à une main-mise et il marchait tout guilleret, sifflant le refrain de la « Madelon ».

« Au numéro 2, se dit-il, je serai peut-être plus heureux ». Il choisit pour rendez-vous l'entrée du parc de Mon Repos, parc solitaire à ce moment de l'année et traversé seulement hâtivement par des personnes se rendant à leurs affaires. Un livre à la main devait être le signe de reconnaissance ; mais voulant au besoin éviter un tête à tête inutile, il résolut de passer les mains libres et de voir sans attirer l'attention.

Arrivé volontairement un peu en retard, il vit un délicieux visage de jeune fille défigurée par des yeux bigles ; il ne vit plus que ces yeux louchant affreusement, l'un regardant en haut, l'autre de côté. Il n'eut d'autre hésitation que celle de la compassion et, passant indifférent, il se hâta vers un but indéterminé, cherchant une excuse à sa déloyauté et se promettant de ne pas continuer ses tentatives, de peur de tomber sur une candidate bossue ou boiteuse. Il prit philosophiquement son parti de son insuccès, qui était ignoré de tous ; il ne devint ni misanthrope ni misogynne et laissa au temps et au ciel le soin de mettre sur son chemin et dans ses bras la femme qui lui était destinée. Il s'égayait aux boutades du vieux Camille qui, à propos de femmes, disait entre autres : « Il n'y a qu'à tendre la main pour en avoir une ». Ou bien : « Elles ne sont jamais que la moitié du bonheur.

César le trouva dans l'année, le bonheur, et aussi complet, aussi grand, aussi beau qu'il le désirait. Outre deux Savoyardes, il engagea pour les effeuilles une brune du Jorat, ancienne élève de Marcelin, une brave Susanne aux yeux noisette, au menton à fossette, aux mains actives et au cœur aimant. Elle chantait comme une fauvette et gagnait la sympathie par sa modestie et sa simplicité. Elle revint aux vendanges, plut à maman Perrottet, qui la garda encore une quinzaine comme aide, et César ne la laissa partir que fiancée.

Et ce farceur de Camille de jeter à César :

— Eh bien, patron, elle est venue, elle a vu, elle a vaincu. C'est une vraie Césarine, et une toute bonne ! Si j'avais eu trente ans de moins !...

A. Gaillard.

L'éternel féminin. — La toute petite fille (d'un air profond et sage). — Maman ! J'ai découvert que notre perroquet est une femelle.

La mère (distante). — Ah ? Il te l'a dit ?

La toute petite fille. — Non. Mais il est tout le temps à se regarder dans son eau à boire, comme dans une glace.

RECORD ORIGINAL

LE rapide Paris-Lausanne meulait de ses bandages d'acier les rails qui strient les plaines de la Champagne.

Dans ce compartiment de première classe, nous étions quatre grands fumeurs, qui pétunions ferme, pour activer notre digestion, car nous étions allés de concert au wagon-restaurant où un dîner copieux, arrosé de vins délectables, nous avait été servi.

Le sommelier du wagon-restaurant était un brave type qui n'avait jamais été employé dans l'une de ces maisons mobiles, et tout ingénument, il avait cherché, au départ de la capitale, l'entrée de la cave pour y descendre afin d'effectuer son service !

Le gérant, en nous contant cette aventure, se pâmait d'aise, comme bien l'on pense.

Bref, pour passer le temps, j'avais interviewé mon voisin de face, un Yankee au teint rubescent, aux vastes lunettes d'écaillé et à la mâchoire cubique, qui se vantait de parler dix-huit langues et s'exprimait d'ailleurs très correctement en français.

La conversation roulait sur les sports.

— Moi aussi, j'ai battu un record, me confia l'Américain, le record de la distance sur place et de la vitesse immobile...

— Diable ! pensai-je en contemplant mon interlocuteur à la dérobée.

Ce double illogisme ne laissait point que de m'intriguer, et je me demandais si le Corton 1903 n'avait pas un peu obnubilé les facultés intellectuelles de mon compagnon de route.

— Vous m'intriguez, lui dis-je.

Et je le priai de vouloir bien m'exposer plus clairement ce qu'il entendait par cette expression baroque : le record de la distance sur place et de la vitesse immobile.

— Ach ! sourit le citoyen de la libre et sèche Amérique, ça vous étonne ?

— On le serait à moins, avouez-le, mister.

— Je suis l'homme qui a parcouru, à l'allure